

Georg Lukács

*Tournant du destin.*

1944

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Schicksalswende*. (1944)

Il occupe les pages 354 à 375 du recueil *Schriften zur Ideologie und Politik* [Écrits sur l'idéologie et la politique] (Luchterhand, Neuwied & Berlin, 1967) et les pages 134 à 150 du recueil *Schicksalswende, Beiträge zu einer neuen deutschen Ideologie* [Tournant du destin, Contributions à une nouvelle idéologie allemande] (Aufbau, Berlin, 1956). Il était jusqu'à présent inédit en français.

L'histoire du monde est le jugement du monde.  
*Schiller*<sup>1</sup>

## I

Depuis Aristote, la péripétie est un concept essentiel de la dramaturgie.<sup>2</sup> Il désigne le point de basculement tragique, l'apogée de l'action dramatique, des exploits du héros, et c'est en même temps le point où la corrélation et la contradiction entre le personnage central et le destin tragique se manifestent de manière évidente. Aristote relie la péripétie à la scène de reconnaissance, où s'effectue chez le héros le « passage de l'ignorance à la connaissance. »<sup>3</sup> Il y a dans le drame moderne des tendances importantes, en particulier chez Ibsen, à concentrer toute la forme dramatique sur la péripétie. L'action y est pour l'essentiel une analyse : l'extraction de l'essence de l'illusion trompeuse du quotidien dans sa superficialité. Ce qui apparaît à la fin comme résultat est donc depuis longtemps présent dans la réalité objective. L'action ne fait que déchirer les voiles qui recouvraient l'essence. On a souvent critiqué cette forme comme artificielle. Les événements de la vie montrent cependant qu'il s'y condense sous forme de symbole une vérité profonde du déroulement de l'histoire.

Dans un certain sens, nous avons toujours su ce que représente Hitler. La bestialité de ses méthodes politiques s'était déjà manifestée au grand jour, avant

---

<sup>1</sup> Schiller, *Résignation*.

<sup>2</sup> Aristote, *Poétique*, chapitre IX

<sup>3</sup> Aristote, *Poétique*, chapitre XI III

sa prise du pouvoir, dans l'assassinat sauvage d'ouvriers à Potempa<sup>4</sup> et ailleurs. Les camps de concentration, les autodafés de livres, la *Gleichschaltung*<sup>5</sup>, ont montré dans la pratique gouvernementale ce que les écrits de Hitler et Rosenberg avaient annoncé comme programme. Mais nous voyons aujourd'hui que ce que nous savions de tout cela était incomplet. Pas seulement au plan quantitatif, dans la mesure où nous n'étions pas au courant de tous les crimes, mais aussi en ce qui concerne l'essence de l'hitlérisme : de la profondeur de l'empoisonnement du peuple allemand, du caractère globalement diabolique de ce dispositif.

La tragédie planétaire de cette guerre se déroule comme chez Ibsen. Chaque pas que Hitler a fait a dévoilé aussi la nature de son action dans le passé. Chaque succès initial, chaque défaite ultérieure, a contribué à ce processus de dévoilement. Pendant son règne sur des parties de l'Union Soviétique, Hitler s'est érigé des mémoriaux épouvantables de sang et de boue.

Ce qui s'est passé à Lublin, dans le camp d'extermination des SS, représente néanmoins une

---

<sup>4</sup> Potempa, village de Haute-Silésie, où dans la nuit du 9 au 10 août 1932, cinq nazis en uniforme des SA s'étaient introduits au domicile d'un ouvrier syndicaliste, Konrad Piecuch et, en son absence, avaient battu à mort la mère de celui-ci.

<sup>5</sup> La *Gleichschaltung* est le processus par lequel les nazis ont rapidement établi en Allemagne un système totalitaire et une coordination étroite entre tous les aspects de l'État et de la société, suite à l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933. Le terme, emprunté au vocabulaire technique, signifie littéralement « synchronisation ».

péripétie dans le cours des événements. Ce n'est qu'en apparence que nous avons là une aggravation quantitative des crimes hitlériens. Nous savions en effet depuis longtemps combien les hitlériens se comportaient partout bestialement. Des documents, des procès-verbaux innombrables nous en donnent des témoignages irréfutables. Il ne s'agit cependant pas seulement d'une simple aggravation de la cruauté, mais de quelque chose d'effroyablement nouveau : du tableau concentré de tout le système. L'hitlérisme dans son ensemble, son rapport au monde, sa liaison avec toutes les couches du peuple allemand, se manifeste en un seul endroit, se résume en une « entreprise ». C'est l'effrayante « scène de reconnaissance » du monde avec Hitler, avec l'Allemagne hitlérienne.

Les détails sont maintenant bien connus. Nous nous trouvons devant les plus grandes abominations de l'histoire de l'humanité jusqu'à ce jour. Chacun qui a à cœur l'avenir de l'humanité se demande en tremblant ; comment chose semblable est-elle possible ?

## II

Pour pouvoir répondre à cette question, il nous faut tout d'abord examiner comment l'Allemagne a réagi à l'effondrement de ses rêves impérialistes dans la première guerre mondiale. Il y a eu quelques personnes réfléchies qui avaient vu que cet effondrement était historiquement inévitable. Pendant l'hiver 1918, Max Weber, l'un des principaux idéologues de l'impérialisme libéral, écrivait ceci : « Notre image est actuellement si dégradée qu'aucun peuple ne s'est

jamais trouvé dans une situation analogue... Encore une fois, nous repartons de zéro, comme après 1648 et 1807. Tel est l'état de fait, tout simple... Naturellement, le souci de la vérité nous commande de nous dire : pour l'Allemagne, c'est fini de jouer un rôle politique planétaire... »<sup>6</sup>

Ces paroles pondérées étaient cependant des exceptions. L'Allemagne ne s'était pas encore relevée de sa défaite militaire qu'elle commençait à rêver d'une nouvelle expansion impérialiste. On a souvent reproché à la démocratie de Weimar d'être faible. C'est exact, mais dans un sens autre que ne le prétendaient les chauvinistes allemands. La démocratie de Weimar était beaucoup trop faible à l'encontre des vieilles forces de l'Allemagne wilhelminienne, dont elle n'a pas brisé l'appareil qui assurait leur domination, mais qu'elle a laissé fonctionner ; les responsables et les complices de la première catastrophe ont pu préparer de nouvelles catastrophes, sans sanctions ni obstacles.

Les camelots de l'hitlérisme parlent avec prédilection de l'« irrésistibilité » du mouvement nazi. C'est exact dans la mesure où les nazis ont été les représentants les plus conséquents de l'impérialisme réactionnaire et aventuriste allemand, et qu'ils ont dû de ce fait être plus forts que ceux qui voulaient imposer les mêmes visées par des considérations et des compromis de « realpolitik ». D'emblée, Hitler rejette comme insuffisantes l'exigence nationale des plus larges masses, la restauration des frontières d'avant-guerre :

---

<sup>6</sup> Max Weber, lettre au professeur Friedrich Crusius du 24 novembre 1918, in *Politische Schriften*, Munich, 1921, page 483.

« La prétention de rétablir les frontières de 1914 est une insanité politique par ses proportions et ses conséquences, qui la révèlent comme un véritable crime. »<sup>7</sup> C'est de ce point de vue d'agresseur ouvertement cynique que Hitler critique, comme inconséquente et insuffisante, la politique impérialiste de l'Allemagne d'avant-guerre. Le meilleur moyen aurait été selon Hitler de « renforcer la puissance du Reich sur le continent en s'annexant de nouveaux territoires en Europe ; par là même, son extension par l'acquisition ultérieure de territoires coloniaux entrerait tout naturellement dans le domaine des possibilités. »<sup>8</sup>

On le voit : Hitler se distingue de l'impérialisme de la période wilhelminienne en ce qu'il place les conquêtes coloniales au cœur de ses préoccupations, les pose comme une tâche essentielle. L'objet de l'agressivité hitlérienne est en premier lieu la Russie. Hitler dit : « Mais si nous parlons aujourd'hui de nouvelles terres en Europe, nous ne saurions penser d'abord qu'à la Russie et aux pays limitrophes qui en dépendent. »<sup>9</sup>

Mais l'on voit clairement dans ces citations que Hitler n'a en aucune façon renoncé à un empire colonial outremer. Il veut seulement inverser l'ordre des choses. Soumettre tout d'abord l'Europe continentale avec l'aide ou la passivité des puissances occidentales, pour ensuite avec ses forces rassemblées, avec une efficacité plus grande que celle dont l'impérialisme wilhelminien pouvait disposer, soulever à nouveau la question d'un

---

<sup>7</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1942, page 736.

<sup>8</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1942, pages 689-690.

<sup>9</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1942, page 742.

nouveau partage du monde. Cette « ruse nordique » du fascisme allemand a échoué. Les peuples épris de liberté et civilisés du monde ont commencé peu à peu à comprendre que l'impérialisme hitlérien menaçait l'existence de leurs états plus dangereusement encore qu'en son temps l'Allemagne des Hohenzollern. C'est ainsi que l'aventurisme impérialiste de Hitler a provoqué une coalition mondiale contre l'Allemagne, dont la puissance doit faire échouer ses plans qui mettent en danger toute la civilisation de l'humanité jusqu'à ce jour.

Plus important encore que cette aggravation et ce « dépassement » des visées impérialistes de l'Allemagne des Hohenzollern est le tournant opéré dans les méthodes de la colonisation continentale. Hitler écarte avec un cynisme brutal des demi-mesures de la période wilhelminienne. L'empire mondial allemand projeté par Hitler repose sur le principe que « la germanisation ne s'applique qu'au sol, jamais aux hommes. »<sup>10</sup> Voilà le cœur du programme impérialiste hitlérien.

Cette déclaration programmatique, Hitler la présente avant même sa prise du pouvoir, dès l'époque où sa propagande est encore axée sur l'exploitation de l'exaspération nationale au sujet de la paix de Versailles, de la perte de territoires purement allemands pour ses desseins impérialistes, pour transformer le patriotisme outragé en un chauvinisme agressif et bestial, et elle a déjà les contours d'un programme

---

<sup>10</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1942, page 428.



d'anéantissement planétaire. Ce n'est que dans ce contexte que l'on peut comprendre ce que représente politiquement pour Hitler la théorie raciste. Elle est portée par la propagande au rang de doctrine rédemptrice mystique. Dans une conversation privée avec Rauschning, Hitler donne cependant de sa propagande un commentaire franc et cynique<sup>11</sup> : « La "nation" est une expression politique de la démocratie et du libéralisme. Nous devons nous débarrasser de cette conception fautive et mettre à sa place la conception de race, qui politiquement n'est pas encore usée... Je sais très bien... que d'un point de vue scientifique, il n'existe rien qui ressemble à la race... Moi, comme homme politique, j'ai besoin d'une conception qui permette d'anéantir les bases historiques existant jusqu'ici pour mettre à leur place un ordre totalement nouveau et antihistorique, et à lui donner une base intellectuelle. » La tâche serait de détruire les frontières nationales. « Avec la notion de la race, le national-socialisme conduira sa révolution jusqu'à l'établissement d'un ordre nouveau dans le monde ». Et le spécialiste officiel de la philosophie du droit du national-socialisme, Carl Schmitt, construit sur cette base le concept d'organisation du grand espace du Reich [Großraumordnung] : « Les empires sont les puissances hégémoniques dont l'idée politique irradie

---

<sup>11</sup> Hermann Rauschning (1887-1982), essayiste homme politique allemand, membre du Parti nazi de 1926 à 1934, président du Sénat de Dantzig. Il devient un opposant au régime et publie, en 1939, un livre connu en France sous le titre *Hitler m'a dit*. Coopération, Paris 1939. Certains historiens ont depuis émis des doutes sur l'authenticité de ce témoignage. Page 258-259.

un grand espace défini, et qui excluent fondamentalement pour ce grand espace toute ingérence des puissances étrangères à l'espace ». <sup>12</sup> C'est ainsi qu'on fait naître un « droit international » fasciste, moderne, dont la maxime la plus importante, selon le même Schmitt, est « malheur aux neutres ». Mais si l'objectif de Hitler est de faire du continent européen une zone compacte sous domination allemande, il en résulte la tâche inévitable d'éliminer physiquement les peuples.

L'assimilation totale d'étrangers que l'on avait soumis n'a été possible qu'à des époques précapitalistes – et encore seulement dans des circonstances particulièrement favorables. En général, même la domination féodale et précapitaliste a préservé les peuples soumis. Les idéologues de l'impérialisme allemand célèbrent l'absorption (respectivement, l'anéantissement) de la population slave dans le pays prussien de l'ordre teutonique. Mais ils doivent eux-mêmes constater avec mélancolie que dans les pays baltes, les propriétaires fonciers allemands sont restés une mince couche supérieure isolée. Depuis le développement du capitalisme, depuis l'apparition d'une conscience nationale propre, de certains prémices d'une culture nationale propre chez les peuples opprimés qui avaient jusque là vécu « en dehors de l'histoire », il n'y a plus d'exemple d'une assimilation de peuple.

---

<sup>12</sup> Carl Schmitt : *Völkerrechtliche Großraumordnung und Interventionsverbot für raumfremde Mächte. Ein Beitrag zum Reichsbegriff im Völkerrecht.*

Mais cette situation a sa logique propre. Et celle-ci dit : là où des nations différentes sont unies dans un même état, soit la voie y est celle de la liberté, de l'égalité en droits et de la fraternité des peuples, comme c'est depuis longtemps le cas en Union Soviétique, soit il y a une lutte incessante qui couve entre les nations oppressives et les nations opprimées, qui se termine obligatoirement par la disparition de cette prison des peuples, par la libération des opprimés (l'ancienne Turquie, la monarchie des Habsbourg).

Cette alternative, Hitler la résout par un « tertium datur » bestial, par l'élimination systématique des peuples. Certes, les conséquences les plus extrêmes de ce principe ne se manifestent en pleine clarté qu'à l'occasion de sa mise en pratique. Les fascistes allemands ont certes tenté de susciter différents mouvements à la Quisling dans les pays ethniquement apparentés. Pour les peuples slaves « seulement », le programme était d'emblée : asservissement complet par l'élimination physique de tous les éléments susceptibles d'exercer un leadership national et social. Pourtant, les Quisling se sont révélés partout des sectes d'aventuriers sans influence, des bandes de gangsters, qui étaient isolés des masses populaires. Les danois et les norvégiens « ethniquement apparentés » ont défendu leur indépendance nationale avec pas moins d'acharnement que les « sous-hommes » slaves, même si c'était au début avec moins de succès.

La guerre fait ainsi apparaître au grand jour la logique interne de l'impérialisme hitlérien : le « troisième Reich » hitlérien ne peut exister que si l'on élimine

physiquement, dans tous les peuples d'Europe, tous les hommes épris de liberté ou d'un sentiment national et si l'on réduit le reste à l'état de bêtes de somme pour la caste des seigneurs allemands, dépourvues de toute direction et de toute cohérence. Telle est l'essence de la guerre hitlérienne de pillage et de meurtre

Cette nature intrinsèque de l'impérialisme hitlérien, c'est le camp de Lublin qui nous en montre, en concentré, évidemment, une image horrible. Un lieu de rassemblement des martyrs de la liberté et de l'indépendance nationale de presque tous les peuples d'Europe, et en même temps un résumé concis de ce qu'est l'hitlérisme en vérité. Boris Gorbatov dit à ce sujet :

« Un homme qui arrivait au camp de Maidanek cessait d'être un homme ; il devenait un objet à anéantir. On lui prenait ses frusques personnelles, ses objets de valeur, ses vêtements. On lui donnait un plaque d'immatriculation en fer-blanc, sur une ficelle qu'il devait en permanence porter à son cou, et des hardes rayées de bagnard. Sur la veste, il y avait un triangle de couleur rouge, noir, ou jaune, avec une lettre qui indiquait la nationalité du détenu ; P = polonais, F = français. Dans ce camp, l'homme pouvait oublier son propre nom, mais les bourreaux ne lui permettaient jamais d'oublier qu'il était « un cochon de russe », un « bestiau de polonais », un « juif ».

Il est inquiétant de voir l'ordre, l'organisation, et la technique mis au service de tels attentats à la liberté et à la dignité humaine. D'autant plus qu'ici, l'organisation et la technique se transforment en

politique : le camp de Lublin apparaît comme la conséquence nécessaire, logique, du « troisième Reich » hitlérien, de la conquête du monde par l'Allemagne, de la politique coloniale fasciste. C'est pourquoi la découverte de la vérité sur le camp de Lublin est vraiment une scène de reconnaissance bouleversante : la nature de l'hitlérisme se dresse soudain dramatiquement devant donc, bien que cela soit inéluctablement préparé par un développement logique de l'action. Lublin est bien davantage qu'un symbole effroyable, largement éclairant, du règne de Hitler ; c'est l'outil de gouvernement qui lui est adapté, c'est même la sombre incarnation de sa nature, complète, parfaitement réalisée.

### III

Comme toute entreprise industrielle à la pointe de la technique de son époque, le combinat de la mort de Lublin n'a pu voir le jour que par la coopération d'hommes des couches sociales les plus diverses d'Allemagne. C'est pourquoi la question soulevée par la *Pravda* est parfaitement justifiée : « les crimes outrepassent toute mesure pensable de la bestialité. Des milliers d'allemands des couches sociales les plus diverses : architectes, médecins, ingénieurs, savants, des allemands des classes d'âge les plus diverses, jeunes et vieux, prennent part à l'élimination organisée, préméditée, de millions d'hommes paisibles en Europe. »

Beaucoup le disent – avec assurément une certaine justification – plus d'une décennie de règne hitlérien

ont provoqué cette corruption morale du peuple allemand, et Hitler a de fait accompli un formidable « travail d'éducation ». L'instrument idéologique en a surtout été la théorie raciale. Si l'on veut apprécier à sa juste valeur son effet dévastateur dans la pensée et le ressenti du peuple allemand, il ne faut pas partir du fait que l'on trouve rarement la phraséologie raciale de Hitler et Rosenberg dans les lettres des soldats, dans ce qu'expriment les prisonniers de guerre ; la théorie raciale leur est souvent inconnue, voire même souvent (tacitement) rejetée.

Dans l'« éducation » hitlérienne par la théorie raciale, il s'agit en effet, en premier lieu, non pas tant d'inculquer un mythe biologique intrinsèquement dénué de sens et scientifiquement insoutenable, mais de détruire radicalement le sentiment et la conviction de l'égalité des hommes. L'élément décisif de la propagande hitlérienne vise dès le début à enfoncer dans le crâne que l'inégalité est une « loi de nature », avec l'objectif que chaque allemand, aussi asservi qu'il soit chez lui, se sente un surhomme par rapport aux autres peuples. À l'aide de la théorie raciale, on a cultivé en Allemagne une mégalomanie chauvine. Dans la masse des déclarations de Hitler et de ses idéologues, il suffit d'en citer une seule qui se rapporte précisément au développement de cette mégalomanie comme base de l'éducation corporelle. « Mais cette confiance en soi doit être donnée aux enfants de notre peuple par l'éducation dès leurs premières années. Tout le système d'éducation et de culture doit viser à leur donner la conviction qu'ils sont absolument supérieurs aux autres

peuples. La force et l'adresse corporelles doivent leur rendre la foi en l'invincibilité du peuple auquel ils appartiennent. »<sup>13</sup>

Mais avec cela, le « travail d'éducation » hitlérien est encore loin d'être achevé. De la mégalomanie, il y en a déjà eu, dans le passé en Allemagne (et cela existe aussi dans d'autres pays); elle a toujours eu des conséquences extrêmement dangereuses, mais très éloignées de la cruauté particulière de l'Allemagne national-socialiste. Il a fallu créer un cadre organisationnel, et même tout un appareillage organisationnel, pour aiguiller, spontanément et en bon ordre, les forces sombres et lourdes de cette mégalomanie de la germanité sur les voies de l'anéantissement hitlérien des peuples.

Cet appareillage porte l'étiquette pompeuse et mensongèrement démagogique de « démocratie germanique ». <sup>14</sup> À l'encontre de ses habitudes, Hitler en donne une définition précise et sans ambiguïté : « pleine autorité de chaque chef sur ses subordonnés et responsabilité entière envers ses supérieurs » <sup>15</sup> Même cette invention d'Hitler n'a rien de radicalement nouveau dans l'histoire allemande. Elle n'est – comme c'est si souvent le cas dans l'hitlérisme – que la continuation de traditions réactionnaires allemandes existant depuis longtemps, de dispositions qui, – consciemment ou spontanément – visaient à développer « la servilité qui, à la suite de l'humiliation

---

<sup>13</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1942, page 456.

<sup>14</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1942, page 99 et suivantes.

<sup>15</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1942, page 501.

de la Guerre de Trente ans, a pénétré la conscience nationale ! »<sup>16</sup> (Engels). Dans l'Allemagne morcelée en petites principautés féodales absolutistes, cela voulait dire une simple servilité : l'impératif catégorique de s'incliner devant chaque ordre, chaque vœu des supérieurs, l'idéologie selon laquelle c'était précisément ainsi que l'on accomplissait ses devoirs sociaux et moraux, nationaux et religieux. Après la période de transition confuse entre 1806 et 1870, entre Iéna et Sedan, pendant laquelle, obscurément et timidement, un autre sentiment de la responsabilité sociale et morale a tenté de se constituer, bien qu'il ait été fracassé par la défaite de la révolution de 1848 et enterré par le tapage des victoires de l'époque bismarckienne, cette servilité, cette corruption séculaire de la morale allemande par la misère allemande prend un nouveau visage, agressif, activiste. Il nous est impossible de tracer ici une esquisse de cette histoire, et nous devons nous limiter à quelques traits essentiels. Le changement de fonction qui s'impose dans les décisions et surtout après le verdict des crises de transition est double : d'un côté, on ne se contente plus de la négation par l'autorité de la dignité humaine de l'inférieur avec la vieille maxime fédéricienne selon laquelle le soldat allemand doit davantage redouter son sous-officier que l'ennemi. Par tous les moyens raffinés de la pression sociale, par toute la duplicité bismarckienne de la « carotte et du bâton », on cherche à éveiller chez les subordonnés une ivresse masochiste enthousiaste à être opprimé.

---

<sup>16</sup> Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Éditions Sociales, Paris, 1963, p. 216.



Heinrich Mann donne dans son roman *Le sujet* un tableau satirique étincelant de cette « méthode d'éducation » de l'homme allemand dans l'Allemagne wilhelminienne. La maison des parents, l'école, l'université, la corporation étudiante, l'administration, le travail, tous poussaient dans cette direction, spontanément ou consciemment. Nous ne citerons qu'une petite description de la période d'incorporation du héros, le fabricant de papier Didier Hessling<sup>17</sup> : « Qu'il s'agît d'exercice dans la cour, de préliminaires, d'ordre dispersé, de déplacements, tout ne tendait qu'à mater ces "gaillards". Didier lui-même sentait que traitements, jargon de caserne, tout le train militaire enfin, n'avait pour but que de *rabaisser la dignité humaine à son dernier degré*. Et cette constatation lui imposait; plus il était misérable, plus elle lui inspirait le respect, et comme un *enthousiasme du suicide*. Principes et idéal étaient visiblement les mêmes ici qu'à la Néo-Teutonia, mais appliqués plus durement. Ces récréations du sentiment, pendant lesquelles on a le droit de se rappeler qu'on est homme, étaient ici supprimées. Par une pente inflexible et roide, on en venait à l'état de vermine, de molécule, de matière première, que pétrissait une incommensurable volonté. C'eût été crime et folie que de s'insurger même en son for intérieur. » De l'autre côté, cette soumission enthousiaste de chien couchant s'intègre à la hiérarchie de telle sorte que chacun (à l'exception de la masse informe) est à la fois supérieur et subordonné, maître et

---

<sup>17</sup> Heinrich Mann, *Le sujet*, trad. Paul Budry, Grasset, Paris 1999. page 40. Souligné par moi, G.L.

esclave, traqueur et traqué. Et celui qui, dans la vie publique, n'a pas de subordonnés qu'il puisse « dresser » en trouve à la maison avec sa femme et ses enfants. On peut lire dans les premiers chapitres du roman de Fallada *Quoi de neuf, petit homme ?*<sup>18</sup> comment cette tendance à la domination se vit même chez des travailleurs par ailleurs opprimés, organisés, dotés d'une conscience de classe.

L'explosion d'un tel sadisme, qui est la contrepartie artificiellement cultivée de l'ivresse enthousiaste de soumission, se manifeste encore souvent dans l'Allemagne wilhelminienne de manière simplement grotesque, gratuite, c'est-à-dire sans utilité visible pour les objectifs impérialistes. L'archétype de l'homme wilhelminien, lorsqu'il est bien dépeint, apparaît comme une caricature affreuse. Pensons au comportement du professeur Unrat à l'égard de ses élèves chez Heinrich Mann<sup>19</sup>, du policier Busekow à l'égard des prostituées dont il fait ses chéries chez Sternheim<sup>20</sup>. Qu'on ne dise pas que je présente des caricatures satiriques, et pas des images fidèles à la réalité. Elle est valable précisément pour cette époque, l'expression de Juvénal selon laquelle il est difficile de ne pas écrire de satire<sup>21</sup> ; et que par conséquent la vie elle-même, dans sa consistance et son rythme, a déjà

---

<sup>18</sup> Hans Fallada, *Quoi de neuf, petit homme ?* Denoël, Folio, Paris, 2009.

<sup>19</sup> Heinrich Mann, *Professeur Unrat (L'ange bleu)*, Grasset, Paris, 2008.

<sup>20</sup> Carl Sternheim, *Busekow*, Kurt Wolff Verlag, Leipzig, 1914. Trad. Maurice Betz. Presses Universitaires de France, Paris, 1924.

<sup>21</sup> *difficile est saturam non scribere*, Juvénal, *Satires*, I-30.

une forme caricaturale. Et de fait, aucun artiste n'a tracé la meilleure caricature de l'ère wilhelminienne, sinon la vie elle-même : à savoir le capitaine de Köpenick<sup>22</sup>, incarnation du principe de l'autorité inconditionnelle sur les subordonnés.

La mobilisation de tout le peuple, la conquête de la moitié de l'Europe pendant la première guerre impérialiste donnent à cette hiérarchie une nouvelle base plus large : les peuples « alliés », « libérés » ne sont maintenant qu'un simple matériau, leurs pays sont un « espace vital » dans lequel l'aspect tyrannique mesquin de l'enthousiasme wilhelminien pour la soumission, à la Hessling et Busekow, de l'« autorité et responsabilité » peut se donner libre cours sans entrave.

Cette évolution présente encore un autre aspect, et à vrai dire un aspect moderne : la corruption capitaliste. De la corruption, il y en a toujours eu ; même (et pas qu'un peu) dans la bureaucratie tant renommée de la vieille Prusse. Mais le degré, l'extension de la corruption se sont aggravés avec le développement du capitalisme, d'autant plus que la structure hiérarchique, constitutionnelle en apparence, de l'Allemagne bismarckienne et wilhelminienne exclut tout contrôle courant de l'opinion publique sur l'activité de la bureaucratie.

C'est ainsi que le principe de « responsabilité autoritaire » prend, tout particulièrement pendant la guerre mondiale, un contenu d'égoïsme et de

---

<sup>22</sup> Friedrich Wilhelm Voigt (1849-1922). Déguisé en capitaine, il prend le commandement d'une escouade de soldats pour occuper la mairie de Köpenick et s'emparer d'une somme d'argent.

corruption toujours plus fort. Pour la carrière et le bien-être, de multiples crimes vont être commis qui seront ensuite camouflés grâce à l'appareil, grâce à l'anti-démocratie allemande, grâce au manque de tout contrôle. C'est ainsi qu'apparaissent de nouveaux genres de monstres petit-bourgeois mesquins, de meurtriers et de voleurs sans conscience, qui sont et restent par ailleurs des fonctionnaires corrects. À quoi ressemble donc intérieurement un criminel ? Dans son roman de guerre *L'Éducation héroïque devant Verdun*<sup>23</sup>, Arnold Zweig en donne une description précise : le capitaine d'intendance Niggl a envoyé un sous-officier à la mort, afin que la fraude sur le ravitaillement de la troupe ne soit pas découverte. Le bavarois débonnaire, normal, est à cette occasion resté un bureaucrate calme et précis. « N'avez-vous pas constaté », dit à son sujet le frère de l'homme assassiné au religieux qui veut se poser en arbitre, « depuis deux ans que vous êtes de la partie, que le pouvoir illimité ne convient pas à tout le monde ? Et que cette brave moyenne a besoin d'une douce pression moyenne, pour rester en forme ? L'autorité dévolue à la caste guerrière place ces messieurs dans un air trop raréfié ; alors les Niggl et consorts passent la mesure. Un commis-voyageur en vins et un percepteur quelque peu avisés se paieront, sans le moindre scrupule, des exploits de haute lice, à la manière du roi David ».

Tels sont les vastes préparatifs que l'Allemagne wilhelminienne a réalisés pour Hitler. Son action

---

<sup>23</sup> Arnold Zweig. *L'Éducation héroïque devant Verdun*. Trad. Blaise Briod, Cercle du bibliophile, Edito-service SA, Genève, 1972, p. 152.

« éducative » consiste donc dans le fait que ce qui découlait jusqu'à présent, spontanément pour l'essentiel, du système allemand de gouvernement et n'avait que pour partie été provoqué consciemment, va être cultivé à dessein, à une échelle globale, dans toute l'Allemagne. La brutalité et la corruption sont les grands mots d'ordre de Hitler dans son « éducation ». Tous les écrits et faits du nazisme en témoignent. Nous citerons quelques remarques du Führer tirés de conversations privées avec Rauschning, parce que ses intentions y apparaissent avec une clarté cynique totale. Dans son appareil de gouvernement, il favorise la corruption, l'« enrichissez-vous ! ». De cette corruption morale systématique, il vise l'avantage suivant : quand on connaît les crimes de fonctionnaires indéliçables, on les tient mieux en main. Il apparaît au sein de l'« élite » de l'espionnage et de la dénonciation réciproques. « Chacun était tenu par chacun. Personne n'était plus son propre maître. Et voilà quels étaient le sens et le but secrets du mot d'ordre : "Enrichissez-vous!" »<sup>24</sup>

Tandis que, comme nous l'avons vu, vers l'intérieur et vers le haut, toute épine dorsale morale se trouve brisée sur les chemins détournés de la corruption, on exige et on obtient des mêmes hommes, vers l'extérieur et le bas, la brutalité la plus extrême. Hitler dit à Rauschning au sujet des camps de concentration de la première période : « La cruauté en impose... L'homme de la rue ne respecte que la force et la sauvagerie... Les gens éprouvent le besoin d'avoir peur ; c'est l'effroi qui les soulage... Et vous me parlez de cruauté et vous vous

---

<sup>24</sup> Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, page 116.

indigne pour des racontars de tortures ? Mais c'est justement ce que veulent les masses. Elles ont le besoin de trembler »<sup>25</sup>

La machine de gouvernement de la « démocratie germanique » repose donc sur le fait que chacun est victime et en même temps bourreau. C'est ainsi que se déploie tout ce qui s'était accumulé de mauvais dans le peuple allemand depuis des siècles, en un gigantisme de bestialité brutale d'un esclavagisme intériorisé et subalterne. La cour de caserne de Didier Hessling englobe maintenant toute la vie allemande. Du gardien de baraquement jusqu'à Hitler s'élève une pyramide de petits et de grands chefs, avec « autorité vers le bas et responsabilité vers le haut », et l'on cultive systématiquement et simultanément le masochisme et le sadisme en tant que principes de transformation du type allemand, comme introduction d'effroyables excès dans le quotidien normal du « troisième Reich ». La contamination morale du peuple par une folie morale universelle, telle est la quintessence de la « démocratie germanique ».

Et comment cette morale se manifeste dans la pratique, nous le lisons dans la description que donne l'écrivain Gorbatov du camp de Lublin : « le SS s'approcha du premier détenu venu et dit : "maintenant, je vais t'abattre". Le détenu blêmit, mais se disposa docilement à recevoir le coup de feu. Le SS prit son temps pour viser avec précision. Il dirigeait le canon du pistolet tantôt vers le front, tantôt vers le cœur, il faisait

---

<sup>25</sup> Hermann Rauschnig, *Hitler m'a dit*, page 104.

comme s'il choisissait la meilleure façon de le tuer. Puis, il cria brusquement "feu !". Le détenu trembla et ferma les yeux. Un coup de feu retentit. Quelque chose de lourd s'abattit sur la tête de la victime. Il perdit conscience et s'effondra. Lorsqu'il revint à lui quelques minutes plus tard, il vit penchés sur lui les visages des allemands : le visage de celui qui l'avait "abattu", et celui de l'autre qui l'avait frappé à la tête de derrière, sans qu'il l'ait remarqué.

Les SS riaient tellement que des larmes leurs venaient aux yeux. "Tu es mort ! ", criaient-ils à leur victime, "et maintenant, tu es dans l'au-delà. Quoi ? Tu vois ? là aussi, dans l'autre monde, nous sommes là, les allemands, les SS." »

#### IV

*Ce qu'on peut être  
On l'est déjà, au moins devant Dieu  
Et tout ce qui se trouve dans la racine  
Doit également sortir et ne meurt que  
dans le fruit*<sup>26</sup>

Si, par chance pour l'Allemagne, cette pensée de Hebbel est profonde et pleine d'esprit, ce n'est cependant qu'une demi-vérité. Il n'est pas vrai que tout ce qui se cache sous forme de possibilité chez un homme ou un peuple doit obligatoirement devenir une réalité, ni que ce qui s'est réalisé une fois est l'incarnation de toutes les possibilités. Pour l'Allemagne, ceci s'est produit avec toutes les

---

<sup>26</sup> Friedrich Hebbel. Il s'agit de paroles de Golo supprimés du V<sup>e</sup> acte de *Genoveva*.

mauvaises possibilités de l'ancienne psychologie servile, et si l'on retrace le processus de réalisation, on trouve une évolution historique logique.

Mais cela ne figurait cependant dans aucun livre de la Sibylle, et ni Hermann le Chérusque<sup>27</sup>, ni Frédéric Barberousse ne portaient écrit sur leur front, comme un invisible signe de Caïn, qu'un jour Hitler gouvernerait leur Reich, et qu'il le gouvernerait ainsi. La nécessité historique concrète résulte toujours d'un jeu réciproque des circonstances, des conditions préalables et des actions, et les actions de pères sont en l'occurrence les conditions préalables objectives des décisions des fils. Mais la corrélation entre circonstance, présupposé, et action n'est pas déterminée par avance de manière fataliste, univoque, ni chez l'individu, ni même chez un peuple. Il existe toujours des points nodaux de l'alternative, où l'orientation peut se modifier. Et même si ce n'est pas du tout un hasard que l'évolution de l'Allemagne ne présente depuis un siècle aucune inflexion résolue, cela n'élimine cependant pas le fait qu'il y a, à certaines croisées de chemin, une résistance, même faible, même irrésolue, dont le renforcement fait encore aujourd'hui partie du domaine des possibilités

---

<sup>27</sup> Caius Julius Arminius (vers 16 avant J.-C. - 21 après J.-C.), souvent appelé en Allemagne *Hermann der Cherusker*, est un chef de guerre de la tribu germanique des Chérusques. Il est le fils du chef de guerre chérusque Segimerus. En sa qualité de fils de chef, il devient otage et est élevé à Rome comme un citoyen romain, devenant membre de l'ordre équestre. De retour en Germanie, il devient l'homme de confiance du gouverneur Varus tout en fomentant en parallèle une rébellion, ce qui lui permet d'amener Varus et trois légions dans une embuscade dévastatrice (bataille de Teutobourg).



(et des possibilités seulement, assurément). Cette délimitation du fatalisme ne doit cependant pas conduire à une sous-estimation des faits historiques, ni des nécessités qui en résultent clairement. Au camp de Lublin culminent des tendances évolutives qui régnaient déjà auparavant en Allemagne. Cela doit être compris avec toutes ses conséquences, même si l'on rejette le fatalisme métaphysique de Hebbel.

Il est humainement compréhensible que maint allemand honnête qui se livre aujourd'hui à un examen de conscience souligne en lui les traits qui le séparent intellectuellement et moralement de l'hitlérisme. Mais un examen de conscience qui serait réalisé de la sorte ne va pas jusqu'au bout, il est anhistorique, et de ce fait dangereux pour l'évolution ultérieure de l'Allemagne. Il y a sûrement des allemands qui ne savaient rien du camp de Lublin et qui sont maintenant sincèrement révoltés, et qui dans leur indignation se désolidarisent résolument de Hitler. Si quelque chose de ce genre se produit, c'est le premier pas pour s'écarter de la voie suivie jusqu'ici, mais ce n'est pourtant que le premier pas. Ce serait en effet une utopie dangereuse que de croire qu'il suffirait simplement d'éliminer Hitler et sa clique pour guérir l'Allemagne, qu'une restauration du statu quo externe et interne, tel qu'il existait avant la prise du pouvoir par Hitler, comporterait en soi les garanties d'une évolution ultérieure saine de l'Allemagne. Non. Hitler est tout autant le dernier mot de l'évolution allemande depuis la défaite de la révolution de 1848 que le combinat de la mort de Lublin est le dernier mot de l'hitlérisme. Le règne de

Hitler n'est pas pour l'Allemagne un accès de fièvre qui pourrait être surmonté et oublié sans autre forme de procès. Ce n'est qu'en arrachant toutes ses racines que l'on peut véritablement la surmonter.

Économiquement, l'Allemagne est devenue un pays moderne, les allemands sont devenus une nation unie, sans être cependant un peuple démocratique moderne, sans avoir obtenue une liberté démocratique, aussi modeste soit elle. Aux croisées des chemins, les signaux n'ont jamais fait défaut. Après la victoire sur l'Autriche en 1866, on pouvait entendre de la part du grand démocrate allemand Johann Jacoby dans les débats sur l'Adresse, l'appel de Cassandre suivant<sup>28</sup> : « Une unité forcée, une unité sans liberté est une unité d'esclaves qui n'a ni valeur, ni consistance ; tout au plus peut on la considérer, comme cela figure dans l'Adresse, comme une étape préliminaire vers la liberté. » Jacoby était – abstraction faite de l'avant-garde de la classe ouvrière – le seul à avoir cette compréhension profonde des dangers de l'évolution future de l'Allemagne. La tromperie bonapartiste de Bismarck à l'égard de la nation allemande a pu être imposée sans encombre. Il en résulta l'apparence trompeuse d'une démocratisation (suffrage universel pour la confédération de l'Allemagne du nord, puis ensuite pour le Reich allemand), avec une impuissance totale de cette démocratie apparente (le Bundesrat

---

<sup>28</sup> Johann Jacoby (1805-1877) médecin allemand, militant de l'égalité des droits des juifs, homme politique prussien démocrate radical. *Discours sur le projet d'Adresse à la chambre des députés de Prusse du 23 août 1866*, in *Écrits et discours*, II<sup>e</sup> partie, Hambourg, 1877, p.308.

dépendant de la Prusse, où prévalait le droit de vote à trois classes<sup>29</sup>, maintien inébranlable de la bureaucratie des Junkers et du « régime personnel » des Hohenzollern.) Des tromperies bonapartistes, il y en a eu aussi chez d'autres peuples ; il suffit de penser au modèle de Bismarck, à Napoléon III. Mais là, elles relayaient des périodes révolutionnaires et démocratiques, et c'est pourquoi un combat de principe n'a pas tardé à s'engager contre eux, qui, à la première occasion favorable, a conduit à la chute du bonapartisme. À l'inverse, l'Allemagne intellectuelle et politique a idéalisé ses chaînes, s'est dissimulé à elle-même son absence de liberté, et l'a même mensongèrement transformée en une « vraie liberté ».

Cette auto-illusion est le thème qui parcourt l'évolution politique et spirituelle de l'Allemagne depuis Bismarck. Treitschke<sup>30</sup> proclame pompeusement et grossièrement qu'il règne en Prusse une liberté plus grande qu'en France ou en Angleterre. Lagarde, Nietzsche, Dilthey et leurs élèves représentent cette même affirmation d'une manière plus subtile et plus raffinée, dans le domaine philosophique et sociologique. Le revirement du début de la première guerre mondiale impérialiste a montré comment de

---

<sup>29</sup> Système de vote instauré en Prusse donnant un poids électoral égal à chacun des trois tiers de l'échelle d'imposition en dépit de leur inégalité numérique.

<sup>30</sup> Heinrich Gothard von Treitschke (1834-1896), historien et théoricien politique allemand. Professeur à l'université de Berlin, député nationaliste de 1871 à 1884, il soutint la politique de Bismarck. Il est l'auteur de la formule, reprise par les nazis : « *Les Juifs sont notre malheur* ». NdT.

telles « finesses » pouvaient facilement se transformer en démagogie grossière. Songeons que l'on a prétendu que les idées de 1914 surpassaient celles de 1789, rappelons nous comment Tönnies opposait la « communauté allemande »<sup>31</sup> à la société occidentale, et Sombart les « héros allemands » aux « marchands » anglais.<sup>32</sup>

Les jours d'août 1914 sont pleins d'enseignements ; ils montrent justement comment de telles pensées raffinées peuvent se transformer directement en une propagande grossièrement réactionnaire, chauvine, (et le font obligatoirement selon les circonstances) lorsque le sociopolitique, la conception du monde qui les soutient est réactionnaire. Et c'est le cas en Allemagne dans une mesure croissante. Certes, les raisonnements et les réponses faux et rétrogrades se rapportent à un problème universel réel. C'est le caractère problématique de la culture moderne, de la démocratie bourgeoise. Les meilleurs penseurs et écrivains des démocraties occidentales, de Romain Rolland et Bernard Shaw à Théodore Dreiser<sup>33</sup> ont profondément ressenti et énergiquement exprimé ce caractère problématique. Il s'agit pourtant chez eux d'une autocritique sévère sur une base progressiste libérale,

---

<sup>31</sup> Pour cette interprétation de *Communauté et Société, concepts fondamentaux de la sociologie pure*, de Ferdinand Tönnies, voir les développements de Georg Lukács dans *la destruction de la raison*, L'Arche, Paris, 1959, tome 2, pages 172 à 181.

<sup>32</sup> Voir sa brochure : *Commerçants et héros. Réflexions patriotiques*, Munich 1915.

<sup>33</sup> Theodore Herman Albert Dreiser (1871-1945) écrivain naturaliste américain

d'une impulsion énergique pour surmonter les problèmes d'aujourd'hui. Mais si en revanche des raisonnements analogues dans leur contenu apparaissent en Allemagne, ils seront d'emblée déformés par la présupposition – le plus souvent ouvertement admise, parfois tacite – que la structure politique de l'Allemagne bismarckienne, « améliorée » par Guillaume II, comporte la solution à ces problèmes à un degré supérieur. Ce serait la chance et la supériorité du peuple allemand – c'est le refrain, explicite ou non, de l'Allemagne d'alors – qu'il n'ait pas eu à passer par la démocratie pour accéder à ce degré « supérieur ». (Il y a naturellement aussi dans la littérature allemande des critiques justes et profondes de la vie sociale. Mais celles-ci ont – presque sans exception – surgi en opposition à la conception du monde sociopolitique des écrivains, comme des percées victorieuses de la réalité, de la force et de l'honnêteté littéraire face à des préjugés conscients ; c'est le cas de la littérature réaliste allemande, de Raabe à Thomas Mann.)

Il serait authentiquement allemand (au sens de l'évolution idéologique du dernier siècle) et de ce fait extrêmement dangereux de sous-estimer l'importance en termes de morale et de conception du monde des décisions politiques ainsi que du poids politique des positions concernant la conception du monde. Cette glorification du manque de liberté politique et de l'arriération de l'Allemagne atrophie chez chaque allemand tout amour-propre démocratique, l'autonomie personnelle qui en appelle à l'opinion publique et lui

est profondément liée, et qui de ce fait ose souvent nager courageusement contre le courant (Zola et Anatole France pendant l'affaire Dreyfus), elle atrophie le respect authentique de la personnalité véritable et de l'humanité véritable des autres, qu'il s'agisse d'individus ou de peuples entiers. L'évolution d'allemands importants comme Thomas Mann montre clairement que la liberté démocratique doit également être conçue sur le terrain politique afin de devenir un facteur efficace en profondeur en termes de conception du monde.

Le respect de l'humanité en elle-même, de l'autre, dans son propre peuple ou dans un peuple étranger, fait défaut à la spiritualité allemande depuis que, dans les tournants du destin du dix-neuvième siècle, lorsque le peuple allemand a formé une nation, un état unitaire, un choix erroné, corrupteur, a été opéré. L'histoire de ces événements ne peut pas même être évoquée ici. Nous ne citerons que deux exemples en comparaison. Heinrich Heine écrivait en 1844 sur l'Alsace-Lorraine : « Quant à l'Alsace et à la Lorraine, je ne peux si librement les incorporer à l'empire Allemand, vu que les habitants de ces terres tiennent fermement à la France, à cause des droits qu'ils ont acquis à travers la révolution française. »<sup>34</sup> Il est tout à fait instructif de lui comparer l'attitude de F. Th. Vischer en 1848 sur la question des peuples étrangers opprimés par l'Allemagne. Dans un projet de discours, il résume ainsi sa pensée : « Une nation doit assurer la cohérence

---

<sup>34</sup> Heinrich Heine, *Allemagne, un conte d'hiver*. Avant-propos. Trad. Joseph Massaad.

de ce qui lui appartient de droit (à savoir les provinces italiennes conquises par l'Autriche et les provinces polonaises annexées par la Prusse, G.L.). Se respecter soi-même, se tenir en haute estime, cet égoïsme grandiose est la première vertu d'une nation ; c'est seulement en deuxième ligne que vient la justice à l'égard des autres nations. »<sup>35</sup> Et il donne dans son autobiographie le fondement clair de cette position en termes de conception du monde et de politique : « En fait, des deux principes dont il s'agissait, celui de l'unité nationale et de la puissance était au fond bien plus fort en moi que celui de la liberté. Il s'en fallait naturellement de beaucoup que je sois au clair sur la manière dont cette opinion me séparait en vérité de la démocratie, laquelle, si elle existe, exige la liberté au détriment de l'unité. »

Au moins, chez Vischer, le dilemme est encore ouvertement exprimé. Plus tard, il sera toujours plus profondément dissimulé, afin de mener à l'esclavage intellectuel mensonger du soutien à l'impérialisme réactionnaire agressif. Cet état inconscient d'esclavage et de servilité déguisé en « vraie liberté » ouvre intérieurement toutes grandes les portes à n'importe quelle idéologie réactionnaire de l'époque impérialiste.

Le pronostic métaphysique barbare de Hebbel s'est-il pour autant vérifié ? Nous pensons que non. Nous croyons que notre conception montre précisément comment un tel « destin » se met en place peu à peu à

---

<sup>35</sup> Tiré des archives de Friedrich Theodor Vischer, cité par Adolf Rapp, *Friedrich Theodor Vischer et la politique, Contributions à l'histoire du parti*, 3) Tübingen 1911, page 22.

partir des actions et des résolutions des hommes et ce n'est qu'au cours de son développement, – répétons le, les actions d'hier sont les conditions préalables objectives de la décision d'aujourd'hui – qu'il prend un caractère fatidique toujours plus affirmé.

C'est justement pour cette raison que maintenant, pour l'Allemagne, pour tous les allemands, une question de destin est vraiment posée. C'est clair, en effet : le monde civilisé ne peut pas tolérer une troisième répétition de l'agression allemande contre le monde, l'édification de combinats de la mort encore plus perfectionnés techniquement pour les peuples libres. Il doit – sous peine de sa propre ruine, avec la mise en danger de la civilisation mondiale – mettre en place des garanties institutionnelles afin qu'il n'existe aucune possibilité objective d'une nouvelle guerre de conquête allemande. Ces garanties doivent être mises en place, indépendamment des considérations et des résolutions sur la base desquelles les allemands seront portés à édifier leur propre avenir.

C'est ainsi que pour le peuple allemand, pour chaque allemand qui aime son peuple, qui ne peut se représenter son propre avenir personnel qu'en liaison avec le destin de son peuple, le tournant du destin est arrivé, l'heure de la péripétie a sonné. Chaque allemand se trouve, comme dans un drame authentique, à la croisée des chemins, devant des décisions fatidiques.

Nous avons déjà, d'entrée, souligné ce caractère dramatique de l'instant présent. Il ne s'agit plus là d'une métaphore. Toute forme artistique authentique, surtout le drame, n'est rien de plus qu'une



concentration des expériences les plus profondes de l'humanité. La péripétie, elle aussi, dévoile des connaissances de ce genre. Pas seulement objectivement, comment on en a déjà parlé plus haut, comme apogée largement visible, évidente, de tendances d'évolution, qui résume et dévoile la nature des hommes qui se développent et de leur évolution, mais aussi au sens subjectif, pour les personnes actrices du drame.

C'est beaucoup plus qu'une connaissance exacte de la technique du drame qui conduit Aristote à mettre en relation étroite la péripétie et la scène de reconnaissance. Pour le sujet, la reconnaissance de soi-même et de ses co-acteurs – conséquence de sa compréhension des véritables corrélations essentielles – est en effet l'instant du véritable tournant du destin. Et la pratique des grands dramaturges montre le contenu et la méthode de tels tournants du destin, d'une manière qui peut servir d'exemple dans tous les domaines de la vie. Lorsque dans *la Maison de poupée* d'Ibsen, Nora prend brusquement conscience, au moment de l'épreuve du « miracle » tant attendu, de la lâcheté et de la mesquinerie de son mari, alliés à la brutalité, il s'agit là d'une scène de reconnaissance intériorisée au sens antique véritable. Nora ne voit cependant pas la bassesse de son époux qui se fait jour dans la scène de reconnaissance comme un épisode horrible isolé, mais comme la manifestation de la bassesse qui avait toujours existé, mais qui n'était pas apparente jusqu'à présent, comme l'hypocrisie de leur relation construite sur le mensonge, comme le dévoilement de la nullité et

de la fausseté de toute sa propre vie jusqu'alors. Parce que sa compréhension va si au fond des choses, parce que les conséquences qu'elle en tire vont jusqu'à la rupture radicale avec tout le passé marqué par la fausseté, la scène est authentiquement dramatique, c'est une authentique péripétie.

Il y a objectivement, dans le camp de Lublin, tous les éléments de la péripétie, pour le peuple allemand, pour chaque allemand attaché à l'honneur, lié à son peuple. La décision d'aujourd'hui sera dès demain la condition préalable objective de la vie du peuple allemand, et si elle est mauvaise, elle entraînera une poursuite de l'aggravation de la situation interne et externe du peuple allemand et de chaque allemand, de la même façon que les décisions omises jusqu'ici ou prises de manière erronée avaient aplani le chemin pour Hitler et son combinat de la mort.

L'heure du tournant du destin a sonné. Le grand auteur dramatique allemand Hebbel, qui a, plus profondément que tous les autres, reconnu le caractère dramatique de la vie dans son ensemble, a bien marqué l'importance de semblables tournants du destin. Il fait dire à Hérode par Marianne :

« Peut-être as-tu  
en ce moment précis ton destin entre les mains  
Et tu peux l'orienter, comme il te plait !  
Pour chaque homme arrive l'instant  
Où celui qui dirige son destin  
Lui cède les rênes. »

*Tables des matières*

I.....	3
II.....	5
III .....	13
IV .....	23

